

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE;

PAR HENRIETTE BOURDIC-VIOT.

Ils se sont servi de lui
comme d'un maître parfait
en la connoissance de toutes
choses , et de ses livres
comme d'une pépinière de
toute espèce de suffisance.

*Montaigne , sur Homère.
Chap. 414.*

PARIS,

Chez CHARLES POUGENS, imprimeur-
libraire , quai Voltaire , N.º 10.

AN VIII.

Éloge de Montaigne

Henriette Bourdic-Viot



Charles Pougens, Paris, 1800 [an VIII]

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE ;

PAR HENRIETTE BOURDIC-VIOT.

Ils se sont servi de lui comme
d'un maître parfait en la
connoissance de toutes choses, et
de ses livres comme d'une
pépinière de toute espèce de
suffisance.

Montaigne, sur Homère.

Chap. 414.

P A R I S

Chez CHARLES POUGENS, imprimeur-libraire,
quai Voltaire, N.º 10.

AN VIII.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Préface](#)

[Première partie](#)

[Seconde partie](#)

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE .

EN lisant le philosophe auquel plusieurs académies ont déjà payé un tribut d'éloges, j'ai cru reconnoître que la plupart de nos moralistes ont puisé dans ses écrits les traits saillans et les principes lumineux qui prêtent tant d'éclat à leurs ouvrages. Sans doute on ne sera point étonné que tant d'idées sublimes prodiguées dans les Essais de Montaigne, se soient gravées dans leur mémoire ; il n'est pas du nombre de ces écrivains dont les pensées glissent sur l'esprit des lecteurs ; il les imprime dans leur ame, et, pour me servir d'une de ses expressions, il les y *burine* en traits ineffaçables : mais peut-on n'être pas surpris que ceux qui lui doivent une partie de leur célébrité, aient cherché à ternir sa gloire ? C'est de lui que plusieurs de nos philosophes ont emprunté leurs maximes ; et par une injustice inconcevable, ils ont osé dire que ses Essais, surchargés de répétitions fastidieuses, coupés par des digressions déplacées, écrits d'un style trivial et incorrect, n'étaient pas moins opposés au vrai goût qu'à la saine morale : tel on voit dans nos jardins l'insecte attaquer la tige de la plante salutaire qui le nourrit.

Ces traits d'ingratitude m'ont révoltée ; et si l'indignation créoit des orateurs comme elle a créé des poètes, je pourrois, en prononçant l'éloge de ce grand homme, faire passer dans vos ames les sentimens dont la mienne est pénétrée.

C'est dans la lecture des écrits de Montaigne que j'ai cherché la connoissance de mes devoirs, et c'est à l'histoire de ses actions que j'ai dû cet enthousiasme qui rend l'homme capable de tout entreprendre, parce qu'il lui cache l'intervalle immense qui le sépare de son modèle. Je parlerai donc de ses ouvrages et de ses vertus : puissé-je, en le présentant sous ce double point de vue, forcer ses détracteurs de souscrire à son apologie, et mes juges d'applaudir à mes efforts.

PREMIÈRE PARTIE.

MICHEL de Montaigne naquit le 23 février 1533, au château dont il porta le nom. Je ne dirai rien de ses aïeux ; il fut grand par lui-même, et ses écrits l'honorent plus que n'auroient pu le faire ses titres, dans un temps où on les comptoit pour quelque chose. Personne n'a plus de droit que lui au nom de Philosophe, puisqu'aucun écrivain n'a montré un désir plus vif d'éclairer ses semblables, et n'a contribué plus que lui, à l'anéantissement de leurs préjugés, source trop féconde de nos vices et de nos erreurs.

Il est des hommes créés par leur siècle ; Montaigne étoit destiné à former le sien. Les savans exilés de la Grèce par le despotisme, avoient trouvé un asile dans les États de Médicis, et de la protection à la cour de François I^{er} : la munificence de ce prince avoit tiré le génie de son assoupissement, il avoit révélé à ses peuples, le secret de leurs talens ; mais l'on n'avoit encore vu des savans : l'art de subtiliser sur des équivoques, de paroître approfondir d'abstraites chimères, et de commenter ce que l'on ne pouvoit comprendre, usurpoit et profanoit le nom de Philosophie ; on ne rougissoit pas de rendre hommage aux insipides scolastiques, qui, après avoir étudié péniblement les questions obscures d'une ontologie puérile, et une physique moins appuyée sur des expériences que sur des suppositions, travailloient à communiquer la vénération superstitieuse qu'on leur avoit inspirée pour le dogme des Péripatéticiens ; sectaires enthousiastes du précepteur d'Alexandre, ils ne savoient pas admirer son Art poétique, son Histoire naturelle, et les autres productions de ce vaste génie, tandis qu'ils cherchoient l'infailibilité du raisonnement dans sa Métaphysique.

Montaigne a osé appeler de la doctrine d'Aristote au tribunal de la raison, substituer la clarté et la précision des idées au langage inintelligible

introduit dans les écoles, et renverser les autels que le pédantisme avait élevés au chef des Péripatéticiens.

Il mérita le titre de Philosophe, non en égarant les esprits, mais en les éclairant ; non en amusant la curiosité des hommes, mais en les prémunissant contre l'erreur. Né avec un esprit observateur, il auroit pu se frayer une route à la célébrité, en mesurant la marche des globes semés dans le vague des cieux, en soumettant à son calcul les lois du mouvement et de la gravitation, en perfectionnant la science de maîtriser les éléments et de les plier à notre industrie, en dirigeant la marche des navigateurs téméraires qui ont jeté un pont de communication entre les mondes que sépare l'immensité des mers ; sans doute il eût alors mérité de voir son nom inscrit parmi ceux des savans qui ont soulevé une partie du voile derrière lequel la nature se plaît à se cacher : mais la science d'étudier l'homme pour le perfectionner, paroît à Montaigne, comme à Platon et à Socrate, la science la plus digne de l'homme. « Le gain de notre étude, disoit-il, c'est en être devenus meilleurs et plus sages : avez-vous su composer vos mœurs ; vous avez plus fait que celui qui a composé des livres ».

À peine sorti de l'enfance, Montaigne gémissoit déjà en voyant le joug des préjugés s'appesantir sur nos têtes, et captiver en nous cette liberté sans laquelle nous perdons et l'enthousiasme qui entreprend les grandes choses, et la force qui les fait exécuter.

Pour nous soustraire à cette servitude, il nous démontre que nous ne devons rien admirer sur parole, ne jamais décider qu'après l'examen, ne prononcer qu'avec circonspection, douter lorsque la vérité n'est pas suffisamment connue ; nous mettre en garde contre nos sens, si faciles à tromper, contre notre imagination, vrai microscope de l'esprit, qui grossit tous les objets ; contre les passions, qui les voient moins comme ils sont que comme elles désirent qu'ils soient ; contre l'ascendant qu'exercent sur nos âmes l'éloquence persuasive du génie et la voix impérieuse de l'exemple : tels sont les principes philosophiques de Montaigne.

Il s'en sert pour examiner l'ordre immuable qui prescrit à chaque être la place qu'il doit occuper dans la chaîne du grand tout : pour approfondir les causes qui font de l'homme un assemblage étonnant de pusillanimité et de courage, de faiblesse et de force, de bassesse et d'élévation, de vices et de vertus ; pour calculer l'influence de nos sens sur nos jugemens, et de nos

lois sur nos mœurs. Voyez avec quelle sagacité, à travers le nuage que forment autour de nous les usages qui nous asservissent, les opinions qui nous tyrannisent et les passions qui nous subjuguent, il distingue l'homme dégradé ou perfectionné par les institutions sociales. Après nous avoir appris à nous connoître, il nous fait envisager nos devoirs ; et nous prouvant que notre fidélité à les remplir, est la mesure de notre félicité, il nous mène par l'amour de nous-mêmes à l'amour de la vertu. Qu'elle est intéressante sous son pinceau ! Une pente douce et fleurie nous conduit à son sanctuaire ; là, placée sur un trône simple et modeste, elle attire ses adorateurs, leur communique la paix qui règne dans son ame, et la gaieté touchante qui rayonne dans ses yeux. Des nœuds de fleurs sont la chaîne qu'elle leur présente ; ils préfèrent son esclavage à la liberté : les moralistes qui nous ont montré la vertu sous de pareilles images, en ont pris le modèle dans Montaigne.

« La vertu, dit-il, n'est pas, comme veulent le faire croire ceux qui ne l'ont pas hantée, plantée à la tête d'un mont raboteux ; mais au rebours, logée dans une plaine dont les routes sont gazonnées et fleurantes : elle a pour guide nature, et pour compagne l'innocence. Ceux qui ne peuvent l'aborder en ont fait une image triste, mineuse et quinteuse. Socrate fut la chercher au ciel où elle perdoit son tems, pour la ramener chez les hommes, qui avoient grand besoin de sa présence ».

C'est donc à Montaigne que nous devons en partie l'amour que les moralistes nous ont inspiré pour la vertu : nous lui devons aussi presque tout ce que nous admirons dans leurs traités sur l'éducation ; ce qu'ils ont écrit de raisonnable sur cette matière n'est qu'un commentaire où ses idées sont souvent affoiblies par leurs développemens ; et ce qu'ils ont ajouté à ses principes annonce peut-être plus de singularité que de profondeur, et moins la passion d'instruire que celle de se distinguer.

Ô vous à qui la patrie a confié le soin de lui préparer des citoyens, lisez et relisez le chapitre dans lequel Montaigne vous engage à augmenter, dans vos élèves, la force du corps qui influe tant sur celle de l'âme, à les occuper moins des mots que du sens des auteurs, à perfectionner leur jugement en les accoutumant à penser et à juger les pensées des autres, à fortifier par des exemples les heureuses dispositions qu'ils doivent à leur constitution

naturelle, et à les prémunir contre la superstition, qui n'est que la religion des âmes foibles.

Écrivains supérieurs que la nature a destinés pour être les guides des autres hommes, n'oubliez jamais qu'un principe faux en morale peut faire le malheur de votre siècle et préparer celui des générations futures ; souvenez-vous qu'on ne peut affaiblir le respect dû à la divinité, sans diminuer celui que réclament les lois, sans relâcher le lien social : la raison ne veut ni miracles ni victimes, mais le cœur de l'homme veut un Dieu.

Si Montaigne eût abusé de son génie pour prêcher le matérialisme, je rougirois de célébrer ses talents ; mais lorsque je le vois s'élever contre l'audace des écrivains sacrilèges qui, voulant deviner Dieu par leurs analogies et leurs conjectures, l'abaissent jusqu'à eux dans l'impuissance de s'élever jusqu'à lui, puis-je souscrire aux accusations intentées contre ce philosophe ? La probité et la franchise sont deux qualités qu'on ne peut refuser à Montaigne : ses doutes sur d'autres objets percent dans ses écrits ; s'il en eût eu sur la divinité, eût-il craint de les avouer dans un temps où les opinions de Luther, adoptées par l'Allemagne, trouvoient des apologistes en France ; dans un temps où plusieurs provinces, rebelles aux ordonnances de Henri II, accueilloient les sectateurs de Calvin ; dans un temps où la fermentation des esprits les dispoit à recevoir tous les systèmes marqués au coin de la nouveauté ou de l'audace ? Montaigne a dit, il est vrai, que philosopher c'est douter ; mais en s'élevant contre la précipitation qui enfante les erreurs, et contre la crédulité qui les éternise, il a prouvé seulement qu'il étoit philosophe : cette suspension de jugement, ce doute méthodique, est, dans la recherche de la vérité, ce qu'est la prudence dans la conduite de la vie ; c'est la boussole sans laquelle le navigateur ne peut ni prévoir les écueils, ni mesurer les distances ; c'est le guide sans lequel le voyageur s'égare dans des régions inconnues. Qu'on cesse donc d'écouter les calomnies des écrivains qui ont intérêt de faire soupçonner ses opinions, et de se rendre aux accusations de ces échos de la littérature, qui aiment mieux le condamner que d'apprendre à le lire ; ses ouvrages seront toujours son apologie. On lui reproche de n'avoir pas mis assez de différence entre l'homme et la brute^[1]. L'homme, placé au milieu des miracles de l'univers pour en jouir avec les autres animaux, mais seul capable de réfléchir sur ses jouissances, de rapporter les effets aux causes, les conséquences aux

principes, ne doit pas, il est vrai, leur être comparé ; mais Montaigne ne peut s'accoutumer à regarder comme de purs automates, ce castor qui nous a donné les premières leçons d'architecture, cette république d'abeilles qui nous offre l'exemple de la police la plus sage, ces fourmis dont nous ne pouvons trop imiter la prévoyante économie, cet animal domestique, symbole de la fidélité, modèle de la reconnaissance, qui étudie les regards de son maître pour prévenir ses volontés, et qui sollicite des caresses pour prix de son attachement. Trop sensible pour croire que les bêtes ne soient que des machines, il lui en auroit trop coûté d'attribuer à je ne sais quelle faculté que l'on appelle instinct, des ouvrages qui rivalisent les nôtres : de là naît sa prévention pour ces animaux industrieux qui nous offrent souvent des modèles des vertus sociales et des leçons dans les arts.

Parlons de ce philosophe d'une manière digne de lui, sans prévention et sans partialité : avouons qu'il n'a pas assez saisi la différence qui distingue le seul être raisonnable des autres animaux ; qu'il n'a point vu assez clairement que l'homme, qui peut leur être comparé par l'organisation et le sentiment, diffère entièrement d'eux par l'intelligence. Mais quelques erreurs dont il faut moins accuser Montaigne que son siècle, ne peuvent nous dispenser de tout ce que nous lui devons pour avoir agrandi la sphère de nos connoissances ; c'est un arbre chargé de fruits dont il faut respecter le tronc en élaguant quelques branches qui le déparent : bien différent de nos prétendus philosophes modernes, qui déclament contre une érudition qu'il est plus facile de décrier que d'acquérir, il enrichit sa philosophie d'une littérature variée.

« Le savoir, dit-il, est le plus noble acquêt des hommes ; mais ceux-là seulement qui se rapportent de leur entendement à leur mémoire et ne voient que par livres, je les hais plus que la bêtise. Il vaut mieux, disoit-il encore, forger son esprit que de le meubler, et s'accoutumer à penser, que charger sa mémoire des pensées d'autrui ».

Mais il sait néanmoins que l'imagination s'étend par la vue d'un grand nombre d'objets, que notre jugement se fortifie par la comparaison de nos idées avec celles des autres hommes, que le pays le plus favorisé de la nature s'embellit encore lorsqu'on ajoute aux productions indigènes, celles des autres contrées : il pense que rien ne contribue plus à former la raison, que la mémoire, appelée par Cicéron le trésor universel de toutes les

sciences, nommée par Platon la nourrice de l'esprit, et regardée par les mythologues comme la mère des neuf Muses. « C'est, dit Montaigne, un outil d'un merveilleux service que la mémoire, et sans lequel le jugement a de la peine à faire son office. »

Ce qui est un travail pour les hommes ordinaires, est un jeu pour notre philosophe ; il semble plutôt deviner qu'apprendre les langues, qui sont les clefs des sciences. Son père avoit adopté pour son instruction une méthode qui fait la censure de la nôtre : l'instituteur et les domestiques du jeune Montaigne avoient ordre de ne parler que latin devant lui. L'élève apprit la langue des Romains comme nous apprenons la nôtre, avec succès et sans efforts : dans un âge destiné à enrichir la mémoire, il faut ménager le jugement ; un exercice prématuré détend ses ressorts.

La ville^[2] qui a développé le germe du génie philosophique de Montaigne, accueilloit déjà les gens de lettres ; il eut l'avantage d'y recevoir les leçons des Buchanan et des Muret. Dès l'aurore de sa vie, il ravisoit au sommeil un temps qui lui est destiné, pour lire les auteurs anciens qui ont surpris à la nature les règles de l'art, et pour dérober à l'histoire cette sagesse anticipée qui supplée à la lenteur de l'expérience.

Éclairé du flambeau de la critique, il ne voit qu'un roman dans Hérodote, lorsque celui-ci raconte ce qu'il n'a pas vu ; il aperçoit la prévention de Dion pour César, de Tite-Live pour Pompée, de Patercule pour Tibère, de Quinte-Curce pour Alexandre. Persuadé que les historiens sont susceptibles d'adulation ou de haine lorsqu'ils sont contemporains, et de crédulité lorsqu'ils ne le sont plus, il mesure la confiance qu'il leur accorde, sur les divers intérêts qui ont conduit leur plume. À travers le récit des événemens, il pénètre les causes qui les ont produits, les changemens qu'ils annoncent, l'influence qu'ils ont eue ou qu'ils auront sur les mœurs ; il trouve dans cette immense lecture, la connoissance des hommes qu'il veut éclairer, et les exemples propres à étayer les instructions qu'il leur destine. Dans les voyages qu'il fit en Allemagne, en Suisse et en Italie, il n'observa pas moins les procédés des arts que les mœurs et la législation ; mais Rome, cette ville superbe que la nature entoura de ses miracles, que l'art enrichit de ses prodiges, fut le principal motif de ses voyages : avec quel enthousiasme il visitoit tantôt les ateliers où le génie donne du relief à la toile et de la flexibilité au marbre ; tantôt ces édifices où l'élégance, unie à

la majesté, étonne l'esprit et charme les yeux ; tantôt ces monumens que la reconnoissance fit élever au patriotisme : il fut sur-tout frappé de la grande correction de dessin, des attitudes extraordinaires, de la hardiesse des traits qui caractérisent les ouvrages de Michel Ange. L'écrivain qui ressemble le plus à ce grand peintre devoit l'admirer ; Montaigne en a souvent l'élévation, quelquefois la rudesse, et toujours l'énergie. En même temps qu'il puisoit dans les chefs-d'œuvre des arts une foule d'idées, de métaphores et de comparaisons, il alloit dans les bibliothèques des savans, et dans les cabinets des antiquaires, enrichir son esprit d'une littérature choisie, qui lui sert à embellir la morale, à prévenir le dégoût des préceptes, et à donner, par des citations et des autorités, plus de poids à ses raisonnemens. De là cette heureuse facilité qui est au style ce que l'aisance est aux manières ; les expressions, les allusions, les images semblent se disputer son choix.

Ainsi un fleuve auquel plusieurs rivières paient le tribut de leurs ondes, n'en coule qu'avec plus de rapidité ; sa majesté s'accroît de l'abondance de ses eaux : ainsi la science prête de la vigueur aux preuves, et de l'éclat aux pensées. N'envions point à la paresse, la consolation d'accuser l'érudition de pédantisme, et de répéter qu'un homme qui pense n'a pas besoin d'étudier les pensées des autres ; mais avouons que dans les Essais de Montaigne, la littérature dont il déploie toutes les richesses est au profit des vérités qu'il a l'art de persuader. Il mérite donc nos éloges autant comme littérateur que comme philosophe ; il les mérite sur-tout à titre d'écrivain de génie. Un des traits distinctifs du génie, est de présenter les objets sous un jour nouveau, de créer des images, et de donner aux preuves un air d'invention. Eh ! qui niera qu'en plaçant des idées et des faits dans sa mémoire, Montaigne ne sut se les approprier par un tour original, par le talent de saisir les rapports qui avoient échappé à la plupart des lecteurs, et encore plus par une manière singulière et énergique de les exprimer ? Trouve-t-on dans les écrivains qu'il a imités, ou dans ceux qui se sont efforcés de l'imiter lui-même, cette vigueur d'expressions toujours neuves, toujours pittoresques ?

Il n'est point du nombre de ces auteurs sans physionomie qui ressemblent à tous les autres ; Montaigne ne ressemble qu'à lui-même.

Quel écrivain a su mieux maîtriser sa langue, hasarder des termes dont on ne songe pas à condamner l'audace, enrichir notre grammaire, même en violant ses lois.

L'élégance que nous affectons depuis plus d'un siècle est le tombeau de l'énergie ; la lime diminue le poids du métal qu'elle polit. Que les puristes froids et pusillanimes, si communs dans un siècle où les esprits sont énervés, s'élèvent contre ces heureuses témérités ; Montaigne sera vengé par l'admiration des hommes de génie ; ils applaudiront sur-tout à cette activité de style qui transporte sous nos yeux les objets que l'auteur veut représenter à notre esprit, qui transforme les expressions en images, et les pensées en sentiments.

Loin de lui les circonlocutions pesantes ; elles annoncent moins l'indigence de la langue que la foiblesse de l'écrivain ; il va au *rabais* des mots, et cherche l'harmonie moins dans l'abondance que dans la force des expressions : loin de lui les tours ingénieusement symétriques ; ils décèlent un auteur plus occupé des mots que des choses. Le philosophe subordonne toujours à la pensée la manière de la rendre. Montaigne ressemble à ces grands peintres qui dédaignent de finir leurs ouvrages, qui jettent par groupes les figures et les draperies, dont la manière est forte et les contours bien prononcés. Son élocution, frappante par l'énergie, intéresse encore par sa candeur. Passez-moi ce terme, il me paroît propre à rendre la persuasion qu'il communique à son lecteur : on croit le voir en le lisant. Tout ce qu'il dit, il le sent ; sa plume semble plus obéir à son cœur qu'à son esprit ; ses réflexions partent de son caractère ; ses pensées sont un secret qui lui échappe.

Cette naïveté qui est un des traits caractéristiques du génie, cette analogie de l'esprit avec le caractère, sont peut-être la première source de l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages ; elles font naître un sentiment plus flatteur que celui de l'admiration : on aime Montaigne, on regrette de ne l'avoir pas connu.

À la passion pour la vérité, qui annonce le vrai philosophe, aux connoissances variées qui forment le profond littérateur, il sait associer l'invention, l'activité, l'abandon, qui décèlent l'homme de génie. Il doit principalement la célébrité de son nom à l'usage qu'il a fait de son jugement, de sa mémoire et de son imagination. Ces trois facultés de

l'esprit sont rarement réunies, et leur réunion forme l'écrivain supérieur. Mais si nous devons de l'admiration à ses talents, nous devons aussi des éloges à ses vertus. L'esprit n'est qu'un cadre ; c'est le cœur qui est le fond du tableau ; et ce tableau fut si parfait chez Montaigne, que je ne puis me dispenser d'en offrir une esquisse.

-
1. ↑ Le privilège que l'homme s'attribue d'être seul, en ce grand bâtiment, qui ait la suffisance d'en reconnoître la beauté et les pièces, seul qui puisse en rendre grâces à l'architecte et tenir compte de la recette et mise du monde, qui lui a cédé ce privilège ? qu'il me montre lettres de cette belle charge ! etc.
 2. ↑ Bordeaux.

DEUXIÈME PARTIE.

LA postérité assigne à Montaigne le premier rang parmi les philosophes. Ce jugement se compose du souvenir de ses talents et de celui de ses vertus ; car la philosophie n'est que la sagesse éclairée par le génie. On ne peut se rappeler les travaux littéraires de Montaigne sans admiration, et ses vertus sans attendrissement. Si, pour esquisser les conceptions hardies de son imagination, il eût fallu emprunter le pinceau de Raphaël, il faudroit avoir celui de l'Albane pour peindre le philosophe le plus aimable de son siècle, dans l'abandon de la société. Quel charme dans ses discours ! quelle tendresse dans ses affections ! Il est si plein de la jouissance délicieuse qu'il éprouve à méditer et à faire le bien, qu'il semble répandre autour de lui une atmosphère de bonheur dont tout ce qui l'environne est pénétré. L'homme social ne peut être heureux sans la félicité de ses semblables : l'égoïste s'isole en vain des autres hommes ; il ne peut rompre la chaîne des besoins qui le lie à tout ce qui l'entoure, et cette chaîne s'étend beaucoup au-delà de ce qu'il peut apercevoir. Il faut donc se faire une habitude de mériter la reconnaissance par des services, et l'amitié par des soins.

Tel est le principal pivot sur lequel roule la morale de Montaigne ; et sa conduite n'est jamais en contradiction, avec sa morale.

L'amour des arts guide ses pas vers Rome ; une imagination aussi ardente que la sienne ne pouvoit trouver d'aliment que dans leur sanctuaire. Il monte au capitole ; son âme s'embrase à l'aspect des monumens de la grandeur de ce peuple qui sut conquérir et gouverner l'univers : mais de tous les trophées, celui qu'il préfère est la couronne civique ; le citoyen qui la mérita pour avoir sauvé la vie à un homme, est le modèle qu'il brûle d'imiter. Ses vœux seront bientôt remplis : il est appelé au parlement de

Bordeaux. Combien les peuples durent se féliciter en voyant le dépôt des lois entre les mains d'un philosophe ! Conservateur des droits de l'homme libre, le magistrat exerce la partie la plus précieuse de l'autorité : l'étude doit être son élément, la méditation son habitude ; car pour distinguer le trouble de l'innocence intimidée, des variations du crime déconcerté, il faut une profonde connoissance du cœur de l'homme ; et qui mieux que Montaigne a su lire dans ce livre dont l'erreur remplit tant de pages, et dont quelques lignes sont à peine consacrées à la vérité ? quelle sagacité ne faut-il pas pour saisir le sens d'une loi souvent obscure ! quelle fermeté de caractère ne doit pas montrer celui qui poursuit le coupable et qui craint de le rencontrer !

Ô Montaigne ! combien, dans ces honorables mais pénibles fonctions, ton à âme a dû souffrir ! combien de fois n'as-tu pas gémi sur l'abus d'une législation qui accorde aux probabilités une certitude qui n'est due qu'à la seule évidence, et sur la coutume barbare de soumettre les accusés aux tortures de la question, dont les préparatifs effrayans peuvent arracher à l'homme un mensonge qui lui coûtera l'honneur et la vie !

« Il advient, dit-il, que le juge le fait souffrir pour le faire mourir innocent et géhenné : il est horrible de tourmenter et rompre un homme de la faute duquel vous êtes en doute ; que peut-il mais de votre ignorance ? »

L'imagination de Montaigne lui représente sans cesse ce Théodoric qui, poursuivi par l'image ensanglantée de Simmaque, vécut déchiré de remords et mourut leur victime. S'il désira jamais de partager l'autorité judiciaire, ce fut pour y porter ces vues profondes et philanthropiques qu'a développées avec tant de succès l'éloquence des Beccaria et des Servan ; mais son siècle n'étoit pas encore mûr pour des idées si simples et si grandes. Fatigué de gémir sur tant d'abus sans pouvoir les réformer, et ne pouvant supporter le contraste continu de ses jugemens avec son opinion, il quitte la toge pour reprendre le manteau du philosophe, et vole, pour la seconde fois, dans la patrie des arts. Rome sut apprécier Montaigne, et s'honora de compter le premier génie de la France au nombre de ses citoyens.

Le pontife qui siégeoit alors sur les débris du trône des premiers Césars, veut le fixer près de lui ; mais la ville de Bordeaux le réclame pour lui confier les rênes de son administration municipale. C'est ici que sa sagesse et sa bienfaisance vont tout embrasser et tout prévoir ; il conduira cette

immense famille avec l'affection d'un père ; occupé à augmenter l'opulence des citoyens en vivifiant leur commerce, à rendre les deux mondes tributaires de leur industrie, à suppléer, par des provisions, à ce que l'inclémence du ciel peut refuser à la fécondité de la terre ; il obtient cette confiance qui fait quelquefois plus que l'autorité, et qui en est le plus ferme appui.

La réputation d'un homme en place dépend peut-être autant des circonstances que de ses talents. Lorsque le calme règne sur les mers, le pilote ne peut déployer son adresse et sa force ; Montaigne n'eut aucune occasion de développer la profondeur de son génie dans le cours de son administration. Voici comme il s'en explique lui-même : « Si l'occasion s'en fût présentée, il n'est rien que je n'eusse employé pour servir le peuple ; je me serois ému pour lui comme je fais pour moi ; c'est un peuple guerrier, généreux, capable de servir à bon usage, s'il étoit bien guidé : ils disent aussi la mienne vacation s'être passée sans traces ; ce n'est pas ma faute ».

Je ne parlerai point de la part que prit Montaigne dans les guerres civiles qui agitèrent sa patrie. Ses détracteurs lui reprocheront peut-être de ne s'être prononcé pour aucun parti : ce reproche seroit fondé, si la liberté du peuple eût été la cause ou l'objet de ces troubles ; mais il ne s'agissoit alors que de changer de maître.

Le philosophe contemple les grands phénomènes politiques qui ébranlent les empires, les régénèrent ou les renversent, comme le naturaliste observe l'éruption d'un volcan ; l'un et l'autre calculent les variations de l'atmosphère, la force de projection, le soulèvement des masses, les effets de chaque commotion : ils suivent la direction de la lave ; mais ils ne se précipitent pas dans le cratère, parce que le fruit de leurs méditations seroit perdu pour leur siècle et pour les siècles à venir.

Archimède, qui résout un problème pendant le sac de Syracuse, laisse à la postérité la réputation d'un sage, tandis qu'Empédocle n'a gravé sur le sommet de l'Etna, que le souvenir d'une témérité inutile au bonheur des hommes.

Montaigne se borne à mettre en pratique ces vertus simples auxquelles l'orgueil de l'homme n'a point érigé de trophées, mais qui ont des autels

dans tous les cœurs. Sa probité lui donne des partisans, sa bienfaisance des amis, ses talens des panégyristes ; puisse son désintéressement avoir beaucoup d'imitateurs ! Député à la cour par les Bordelais, il défend leurs intérêts avec toute l'énergie d'un homme libre, sans sortir des bornes de la prudence ; il sollicite des grâces pour le peuple dont il est le représentant, et il n'en demande aucune pour lui-même. Convaincu que l'on est méprisable à la cour lorsqu'on en approuve les mœurs, coupable lorsqu'on les imite, et persécuté lorsqu'on les fronde ; incapable de feindre ou de ramper, il demande à retourner dans ses foyers : sa générosité reçoit la récompense la plus flatteuse ; il est continué maire de Bordeaux, et les habitans de cette ville croient augmenter leur sûreté, en lui confiant, pour la seconde fois, le soin d'y veiller. Dira-t-on encore que la philosophie refroidit l'ame, et qu'en accoutumant ses sectateurs à se regarder comme le centre auquel tout doit aboutir, elle leur fait envisager les autres hommes avec l'œil de l'indifférence et souvent avec celui du dédain ? Montaigne immole aux intérêts du peuple son repos, ses jouissances, et jusqu'au penchant qui l'entraîne à l'étude. C'est dans cette enceinte^[1] que l'on peut mieux connoître le prix de ce dernier sacrifice. Mais sans de grands sacrifices, il n'est point de vertus ; et le philosophe que nous célébrons les réunit toutes.

Son urbanité, sa douceur, le firent chérir des sociétés dans lesquelles il répandoit tour-à-tour le feu des saillies et les grâces de l'enjouement.

Une de ses plus précieuses qualités étoit la déférence qu'il montrait pour les avis des autres : il aimoit à faire briller ceux qui débutoient dans la carrière des sciences, où l'on a tant besoin d'encouragement ; il oublioit souvent ses succès pour ne s'occuper que des leurs. Les détracteurs de Montaigne diront peut-être que ces éloges ne s'accordent pas avec l'égoïsme qu'on lui suppose et qui devoit percer dans sa conversation, comme il se montre dans ses écrits. Sans doute il n'eut pas cette modestie feinte qui sert d'enveloppe à la vanité présomptueuse ; il fut un moment sensible à l'accueil distingué qu'il reçut à la cour : mais il n'y porta jamais cette ambition qui ne permet pas le repos et qui décompose le plaisir. Il parut flatté du titre de bourgeois de Rome que les conservateurs de cette ville lui accordèrent, des marques de considération que lui donnèrent le pape et les souverains, et sur-tout de l'enthousiasme avec lequel les Bordelais parloient de ses talens : une ame insensible à la gloire est

rarement propre à la mériter. Le ton avec lequel Montaigne parle des honneurs qui ont récompensé ses services, annonce plus de sensibilité que de vanité.

L'homme de génie ignore quelquefois combien il est redevable à la nature, et jouit de ses bienfaits à son insçu ; mais celui qui augmente tous les jours ses facultés morales et intellectuelles par de nouvelles connoissances, est averti de ce qu'il vaut par le souvenir des peines que lui ont coûté ses études, et quelquefois par l'ignorance de ceux qui l'environnent.

Montaigne avoit ce témoignage intime de ses propres forces ; et comme son âme lui échappoit sans cesse, il laissoit quelquefois entrevoir la juste idée qu'il avoit de lui-même. Mais cette franchise se concilioit en lui avec la modestie : le titre d'*Essais* qu'il donne à son traité, le soin qu'il prend de citer les écrivains dont il emprunte des idées et des images, le doute si opposé au ton tranchant, l'aveu qu'il fait de son ignorance, de ses fautes et de sa foiblesse, ce mot si sublime et si mal interprété, *que sais-je ?* tout doit l'absoudre de l'accusation d'égoïsme et d'orgueil dont le soupçon n'auroit pas dû l'atteindre. Il étoit trop au-dessus de son siècle pour n'être pas également indifférent à l'adulation qui prodigue les louanges, et à l'envie qui les refuse.

Montaigne, il est vrai, ne plia jamais sous le joug de ces tyrans de la société, qui commandent pour ainsi dire leurs opinions, et qui, du haut d'un tribunal élevé par l'amour-propre, disposent souverainement des réputations, exigent des éloges comme une dette, et des hommages comme un tribut : il n'hypothéqua jamais (pour me servir d'une de ses expressions favorites), il n'hypothéqua jamais sa liberté que dans les occasions justes. Il se prêta quelquefois à autrui ; il ne se donna jamais qu'à lui-même : mais cette noble indépendance annonce de l'élévation et non de l'orgueil, surtout lorsqu'elle est accompagnée du soin d'épargner, à ceux qui nous écoutent, des vérités désobligeantes, et de présenter, sous le jour le plus favorable, les qualités qui peuvent leur attirer de la considération. Il croyoit s'obliger en obligeant les autres : il jouissoit de leur prospérité ; il essuyoit les pleurs des malheureux ; il sentoit le contrecoup de leurs maux. Il est beaucoup d'hommes assez sensibles pour être touchés du malheur d'autrui. Il en est peu qui en soient pénétrés ; avec un degré de sensibilité ordinaire,

on plaint l'infortune, avec celle de Montaigne, on la soulage. Ce genre de commisération tient à l'énergie de l'âme, et non à la faiblesse des organes.

Ceux qui l'approchoient de plus près, ses domestiques, en éprouvoient les premiers effets.

Bien différent de Platon, qui veut qu'on leur parle toujours d'un ton impérieux, Montaigne pensait que la familiarité du maître doit réparer à leur égard les torts de la fortune, et les consoler de leur dépendance. « Il est, disoit-il, injuste et inhumain de faire tant valoir cette telle quelle qualité de fortune ; et les polices où il se trouve moins de disparité entre les valets et les maîtres, me semblent plus équitables. »

De toutes les vertus de la vie privée, la première est la piété filiale ; c'est celle que la nature grava dans le cœur de l'homme. À cet âge où il n'a encore de sentiment que celui de ses besoins, une autorité douce, mais prévoyante, lui apprend à chérir l'obéissance ; et lorsque la réflexion le conduit à en décomposer le principe, il y retrouve le même charme, parce que ses affections ont grandi avec lui, et se sont identifiées avec son être. Nul homme n'a porté plus loin que Montaigne, ces vertus primitives qui sont la base de l'ordre social. Avec quelle énergie il parle de l'auteur de ses jours ! quelle vénération pour sa mémoire ! En conservant soigneusement les meubles qui avoient servi à son usage, il croyoit rappeler autour de lui une partie de l'existence de ce père adoré.

Il portoit, lorsqu'il montoit à cheval, un manteau qui lui avoit appartenu.

« Ce n'est point, disoit-il, par commodité, mais par délices ; il me semble m'envelopper de lui. »

Quelle touchante et sublime expression !... s'envelopper de son père ?... Heureuse l'école qui pourroit former des hommes sur ce modèle. Ce mot, échappé du cœur de Montaigne, est un traité d'éducation...

Celui qui chérit ainsi son père, étoit né avec le besoin d'aimer. Si l'histoire nous transmet les amours des philosophes, elle nous les retrace presque toujours comme des monumens de leur faiblesse : mais elle rappelle avec un saint respect, les souvenirs de l'amitié, de ce sentiment moins vif peut-être que l'amour qui n'est pas, comme lui, sujet à l'inconstance, et ne redoute pas l'infidélité.

Montaigne, à qui la nature avoit donné une âme forte et un cœur sensible, dut se livrer avec abandon à toutes les affections sentimentales, et leur imprimer ce double caractère qui les rend capables des plus grands efforts ; il nous présente deux modèles différens de cette amitié si sublime dans son principe, et si touchante dans ses effets. La Boétie et M^{lle} de Gournay furent les deux amis dont il immortalisa les noms en les plaçant à côté du sien [2].

On s'étonnera, peut-être, que les relations intimes de Montaigne avec ces deux personnages, aient existé à la même époque [3], et qu'il [2] ait pu partager ce sentiment, si peu susceptible de partage, lorsqu'il est porté à ce degré d'énergie. Nisus, nous dira-t-on, n'eut pour ami qu'Euriale, Oreste que Pilade : mais la Boétie n'a jamais pu [3] voir un rival dans M^{lle} de Gournay ; il n'a pas craint non plus qu'elle devînt l'objet de cette passion impérieuse et exclusive qui défend à l'amitié de paroître tant qu'elle existe, et qui lui permet à peine de lui survivre.

Montaigne [4] donne à la Boétie le titre de son frère, et à M^{lle} de Gournay celui de sa fille d'alliance. C'est ainsi qu'en n'élevant qu'un temple à l'amitié, il lui consacra deux autels : l'un, d'un style antique et d'une ordonnance sévère, fut celui sur lequel il plaça la Boétie ; l'autre, d'une forme légère et gracieuse, nous présente M^{lle} de Gournay soutenue par la tendresse paternelle, et couverte du voile de l'adoption, pour la soustraire aux regards de la satire et de l'envie. Montaigne, dans ses Essais, parle rarement de M^{lle} de Gournay [5]. Les auteurs contemporains nous en ont plus appris que lui-même sur ses liaisons avec elle [6].

« Il faut, dit-il, craindre d'éveiller la malignité, toujours en quête auprès des femmes. »

Il savoit que leur réputation littéraire gagne difficilement à leurs liaisons avec les gens de lettres, dont elles obtiennent plus souvent des applaudissemens superficiels que des conseils sages. Il savoit encore qu'il faut respecter cette espèce de mystère dont la nature semble envelopper leurs pensées, leurs penchans, leurs goûts et leurs affections [7]. Mais, si nous avons à regretter quelques réticences de Montaigne sur l'amitié qu'il avoit pour M^{lle} de Gournay, avec quelle abondance ne nous en dédommage-t-il pas en parlant de la Boétie ! quelle richesse d'expressions, même en accusant notre langue de manquer de vigueur, lorsqu'il veut décrire à son

ami les mouvemens d'une âme qui se confond dans la sienne ! Laissons-le s'exprimer lui-même ; il ne peut être ni traduit ni suppléé.

« La vraie amitié dont je suis expert, me donne à mon ami plus que je ne le tire à moi ; je n'aime pas mieux lui faire du bien qu'à moi, mais encore qu'il s'en fasse qu'à moi. Monsieur de la Boétie et moi ne nous réservions rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien ; nous nous cherchions avant de nous être vus, et par les rapports que nous oyons l'un de l'autre, qui faisoient en notre affection plus d'efforts que ne porte la raison des rapports ; nous nous embrassions par nos noms : à notre première rencontre nous nous trouvâmes si près, si connus, si obligés entre nous, que rien dès-lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Quand nous étions séparés, il vivoit, il jouissoit, il voyoit pour moi, et moi pour lui, autant pleinement que s'il y eût été ; l'une partie demeuroit oisive quand nous étions ensemble ; nous nous confondions ; la séparation du lieu rendoit la conjonction de nos volontés plus riche ; cette faim insatiable de la présence corporelle accuse la foiblesse de nos âmes ; les nôtres se sont considérées d'une si ardente affection, découvertes jusqu'au fin fond des entrailles l'un de l'autre : elles ont charié si uniment ensemble » !

Arrêtons-nous... Ce torrent d'expressions plus brûlantes les unes que les autres, fatigeroit peut-être : s'il est des têtes trop légères pour porter la pensée, n'y a-t-il pas des âmes trop foibles pour soutenir une telle explosion de sentiment ?

Ô divine amitié, que ton langage est pénétrant dans la bouche de Montaigne ! que les soupirs de l'amour sont loin de cette passion sublime que si peu d'hommes ont été dignes d'éprouver ! mille volumes sont remplis des fautes, des délires et des malheurs de l'amour ; à peine quelques lignes sont consacrées aux jouissances pures de l'amitié : la plume de l'histoire ne lui reproche ni crimes, ni erreurs, ni foiblesses ; mais elle est avare du titre d'ami, et ne compte qu'un très-petit nombre de modèles de cette amitié que l'infortune fortifie, tandis qu'elle a souvent affoibli l'amour.

Celui que poursuit le chagrin souffre moins s'il a un ami ; l'amitié couvre de roses les épines qui croissent sous ses pas : mais pour en mériter les bienfaits, il faut en remplir les devoirs. La douceur qui console sans flatter, qui corrige sans rudesse, la franchise qui reproche les fautes sans humilier,

l'indulgence qui pardonne ce qu'elle blâme ; ce ne sont là qu'une partie des qualités qu'elle suppose : Montaigne eut toutes celles qu'elle exige. Tendre amitié, falloit-il qu'il goûtât si peu de temps tes charmes ! quatre années ont rempli cet intervalle si intéressant de sa vie. « Je compare, dit-il, tout le reste de mon existence aux quatre années qu'il m'a été accordé de jouir de la compagnie de ce personnage ; le reste n'est qu'une fumée ; ce n'est qu'une nuit obscure. »

Que le sort lui enlève ses richesses, que la gloire le dépouille des lauriers dont elle a ceint sa tête ; mais que le ciel, désarmé par ses vœux, prolonge des jours auxquels est attachée la félicité des siens ! vœux superflus ; son ami expire : il ne lui reste plus qu'à porter sur son tombeau le tribut de ses larmes. Son âme est flétrie, sa raison s'égaré, son imagination ne lui présente que des objets lugubres : la mort, qui fut si souvent l'objet de ses méditations, devient celui de ses désirs ; pouvoit-il la craindre, celui qui avoit dit que philosopher c'est apprendre à mourir ?

Ô combien les derniers instans de l'homme vertueux sont embellis par la philosophie ! le cœur de Montaigne est attendri par la douleur d'une famille éplorée ; son courage n'est point ébranlé. L'homme qui n'est que bienfaisant peut regretter la vie ; sa bienfaisance meurt avec lui, et le souvenir du bien qu'il a fait est en quelque sorte empoisonné par le chagrin qu'il a de n'en plus faire. L'homme de génie, au contraire, se survivant à lui-même et agissant toujours par ses écrits, pressent son immortalité, et jouit d'avance, dans ses derniers momens, de tout le bien qu'il doit faire dans l'avenir. Montaigne voit arriver d'un œil serein l'instant où il va rendre à la nature la forme passagère qu'il en a reçu ; à l'Être suprême, cet esprit dont il n'a jamais abusé, et cette âme que les passions n'ont point défigurée. Que n'ai-je une partie de l'éloquence avec laquelle le célèbre panégyriste de Descartes déchira le voile des préjugés qui couvrait la réputation de ce grand homme ! aussi sublime que le sujet qu'il traite, le feu qui l'agite se communique et porte la conviction dans tous les esprits ; la plume, dans ses mains, devient une baguette magique qui transforme les censeurs de Descartes en admirateurs. Je résoudrois alors les doutes qu'on a osé élever sur le scepticisme de Montaigne : je présenterois ce sage aux prises avec la mort ; la philosophie, la vérité et la gloire, groupées autour de lui ; la première le conduisant au lieu du repos ; la seconde, qu'il a rendue

trionphante de l'erreur, posant sur son front une couronne immortelle ; et la gloire marquant la place qu'il doit occuper dans la postérité.

FIN.

1. ↑ Cet éloge a été lu dans les Lycées de Paris.
2. ↑ Marie-Catherine le Jars de Gournay naquit à Paris en 1566. Elle s'appliqua de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et se rendit familières les langues savantes. Elle dut à son érudition un commencement de célébrité, et des relations avec les hommes les plus savans de son siècle, tels que les cardinaux Duperron, Bentivoglio, et de Richelieu, François de Sales, Balzac, Heinsius, etc.
3. ↑ La réputation de Montaigne, ce qui transpiroit déjà de ses Essais, inspirèrent à M^{lle} de Gournay un tel degré d'enthousiasme, qu'en 1588, lorsque Montaigne fit un voyage à Paris, elle quitta sa terre de Gournay pour venir, avec sa mère, rendre hommage à ce philosophe. Les plaisirs dont cette ville immense fut toujours le centre, n'obtinrent pas un seul de ses momens : elle ne vit, ne suivit, n'étudia, n'entendit que Montaigne, qu'elle emmena ensuite à Gournay, où il passa trois mois.
4. ↑ Montaigne avoit plus de cinquante-cinq ans lorsqu'il connut M^{lle} de Gournay ; et sa moralité l'auroit mis au-dessus de la critique, même dans un âge plus rapproché du sien.
5. ↑ Montaigne donna à M^{lle} de Gournay la plus grande preuve d'estime et d'attachement, en lui léguant ses manuscrits. Voici ce que rapporte Pasquier à ce sujet : Cette vertueuse demoiselle, avertie de la mort du seigneur de Montaigne, traversa presque toute la France, tant par son propre vœu que par celui de la veuve de Montaigne et de madame d'Ettissac sa fille, qui la convièrent d'aller mêler ses pleurs et ses regrets, qui furent infinis, avec les leurs.
6. ↑ L'éditeur des ouvrages de Montaigne a incontestablement des droits à notre reconnaissance. M^{lle} de Gournay a fait trois éditions des ouvrages de ce grand homme : la première, publiée en 1596, parut après la mort du Philosophe ; la seconde en 1602, et la troisième en 1635. Cette dernière, corrigée sur les manuscrits de l'auteur, fut dédiée au cardinal de Richelieu, qui en fit les frais.
7. ↑ Montaigne a cependant fait un très-grand éloge de M^{lle} de Gournay, à la fin du dix septième chapitre du livre deuxième.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Fabrice Dury
- Yann
- Kaviraf
- Hsarrazin
- Bernard54
- Ernest-Mtl
- Artocarpus
- Manseng
- Viticulum
- Maltaper
- Consulnico
- Cantons-de-l'Est

- Thibaut120094
- Alexis Jazz
- Acélan
- *j*jac
- Promauteur1

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)